Chapitre 7

Langues et évolution linguistique dans le royaume et l'aire kongo

Koen Bostoen et Gilles-Maurice de Schryver

L'ancien royaume Kongo a non seulement donné son nom au fleuve et aux deux pays modernes dont ce cours d'eau constitue une frontière naturelle, mais aussi à la langue bantoue qui fut et est toujours parlée sur son territoire. Ce qui est généralement appelé le kikongo renvoie en fait à un ensemble de plusieurs langues étroitement apparentées, plutôt qu'à un seul et unique parler.

7.1 La classification référentielle du groupe kikongo

Dans sa classification dite 'référentielle' des langues bantoues, Guthrie (1971) s'en sert pour désigner tant le groupe des langues apparentées au kikongo (H.10) que la langue kikongo en particulier (H.16). D'après Guthrie, les autres langues de ce groupe sont le bembe (H.11) [Congo-Brazzaville], le vili (H.12) [Congo-Brazzaville, Gabon], le kunyi (H.13) [Congo-Brazzaville], le ndingi (H.14) [Cabinda] et le mboka (H.15) [Cabinda, Congo-Kinshasa][1]. Il considère la langue kikongo (H.16) comme composée des 'dialectes' suivants : le kikongo du sud (H.16a) [Angola, Congo-Kinshasa], le kikongo central (H.16b) [Congo-Kinshasa], le yombe (H.16c) [Congo-Kinshasa], le kikongo de l'ouest ou fiote (H.16d) [Cabinda, Congo-Kinshasa], le bwende (H.16e) [Congo-Brazzaville, Congo-Kinshasa], le laadi (H.16f) [Congo-Brazzaville], le kongo de l'est (H.16g) [Congo-Kinshasa] et le kikongo du sud-est (H.16h) [Angola, Congo-Kinshasa]. Ce n'est pas par hasard que ces différentes variétés libellées 'H.16' se parlent plus ou moins dans le périmètre de l'ancien royaume, tandis que les autres membres du groupe H.10 se situent en dehors de ses limites. Guthrie (1948: 5) admet que son inventaire se base avant tout sur la carte linguistique de la région du Bas-Congo que Laman (1936) a publiée dans son dictionnaire kikongo-français. En tant que missionnaire et ethnographe, Laman collaborait étroitement avec des intellectuels kikongophones et recueillait systématiquement leurs écrits sur l'histoire et la société kongo (cf. MacGaffey 1986; MacGaffey 2000: 18-42). Dans sa dernière mise à jour de la classification de Guthrie, Maho (2009) a rajouté au groupe kikongo (H.10) plusieurs variétés dont les suivantes ont été incorporées dans les études comparatives du projet de recherches KongoKing: hangala (H111) [Congo-Brazzaville], kamba (H112A) [Congo-Brazzaville], dondo (H112B) [Congo-Brazzaville], sundi (H131) [Congo-Brazzaville], sikongo (H.16a) [Angola], mboma (H.16a) [Congo-Kinshasa], solongo (H.16a) [Angola, Congo-Kinshasa], manyanga (H.16b) [Congo-Kinshasa], woyo (H.16d) [Cabinda, Congo-Kinshasa], fiote (H.16d) [Cabinda, Congo-Kinshasa], kakongo (H.16d) [Cabinda], ntandu (H.16g) [Congo-Kinshasa], nkanu (H.16h) [Congo-Kinshasa], et zombo (H.16h) [Congo-Kinshasa, Angola].

[1] Selon les recherches de terrain effectuées par l'équipe KongoKing en RDC en 2012 et par Heidi Goes (UGent) au Cabinda en 2015, aucune langue portant le nom de 'mboka' n'y est parlée actuellement. C'est Laman (1936: lxxxvi) qui en fait mention le premier.

7.2 La classification généalogique du groupe kikongo

L'étude phylogénétique de de Schryver *et al.* (2015), qui s'appuie sur une liste de quatre-vingt douze items lexicaux appartenant au vocabulaire dit 'de base' provenant de quatre-vingt quinze différentes langues bantoues occidentales, a montré que la sous-catégorisation du groupe kikongo par Laman, Guthrie et Maho ne correspond pas tout à fait à la classification historique que nous avons pu établir.

Tout d'abord, d'un point de vue généalogique, le groupe kikongo, que de Schryver *et al.* (2015) ont appelé '*Kikongo Language Cluster*' ou 'KLC' en abréviation, inclut non seulement les langues H.10, mais aussi l'ensemble des groupes shira-punu (B.40) et yaka (H.30), tout comme le hungan (H.42) du groupe mbala-hungana (H.40) et le samba (L.12a) du groupe pende (L.10) (Guthrie 1971; Maho 2009). Ce 'KLC' constitue en fait une branche spécifique de la famille des langues bantoues. Ses membres descendent d'un ancêtre commun qui leur est unique dans le sens où ils ne le partagent pas avec les autres langues bantoues. Le KLC forme donc un vaste ensemble de langues étroitement apparentées qui s'étend du nord de l'Angola (y compris le Cabinda) jusqu'au sud du Gabon tout en incluant des parties considérables du Congo-Brazzaville méridional et du Congo-Kinshasa occidental (Figure 7.2).

A une échelle supérieure, les parents les plus proches du KLC sont des langues des groupes nzebi-mbete (B.50-60) au Gabon, teke (B.70) au Congo-Brazzaville et au Gabon et tiene-yanzi (B.80) dans la province du Bandundu au Congo-Kinshasa. Avec ces langues situées au nord et au nord-est de son aire de distribution, au Congo-Kinshasa, le KLC constitue à son tour une branche à part entière dans la famille bantoue descendant d'un ancêtre commun le plus récent qui leur est unique. Cette branche est connue sous les appellations de '*West-Coastal Bantu*' (WCB) ('bantou de la côte occidentale') (Vansina 1995; Bostoen *et al.* 2015b) et '*West-Western Bantu*' ('bantou de l'ouest occidental') (Grollemund *et al.* 2015).

Contrairement à la proposition d'Obenga (1970: 156), sans doute inspirée de la classification des langues bantoues de Guthrie, le groupe kimbundu (H.20) n'appartient ni au KLC ni à sa branche supérieure du WCB. Il n'est qu'un parent lointain du kikongo avec lequel il n'est certainement pas mutuellement intelligible. Il appartient à la branche dite '*South-West Bantu*' ('bantou du sud-ouest') (Vansina 1995; Bostoen *et al.* 2015b; de Schryver *et al.* 2015; Grollemund *et al.* 2015).

Pour ce qui est de la classification interne du KLC, la plupart des variétés que Guthrie (1948, 1971) considère comme des dialectes d'une même langue kikongo (H.16) s'avèrent appartenir à des sous-groupes distincts selon la classification

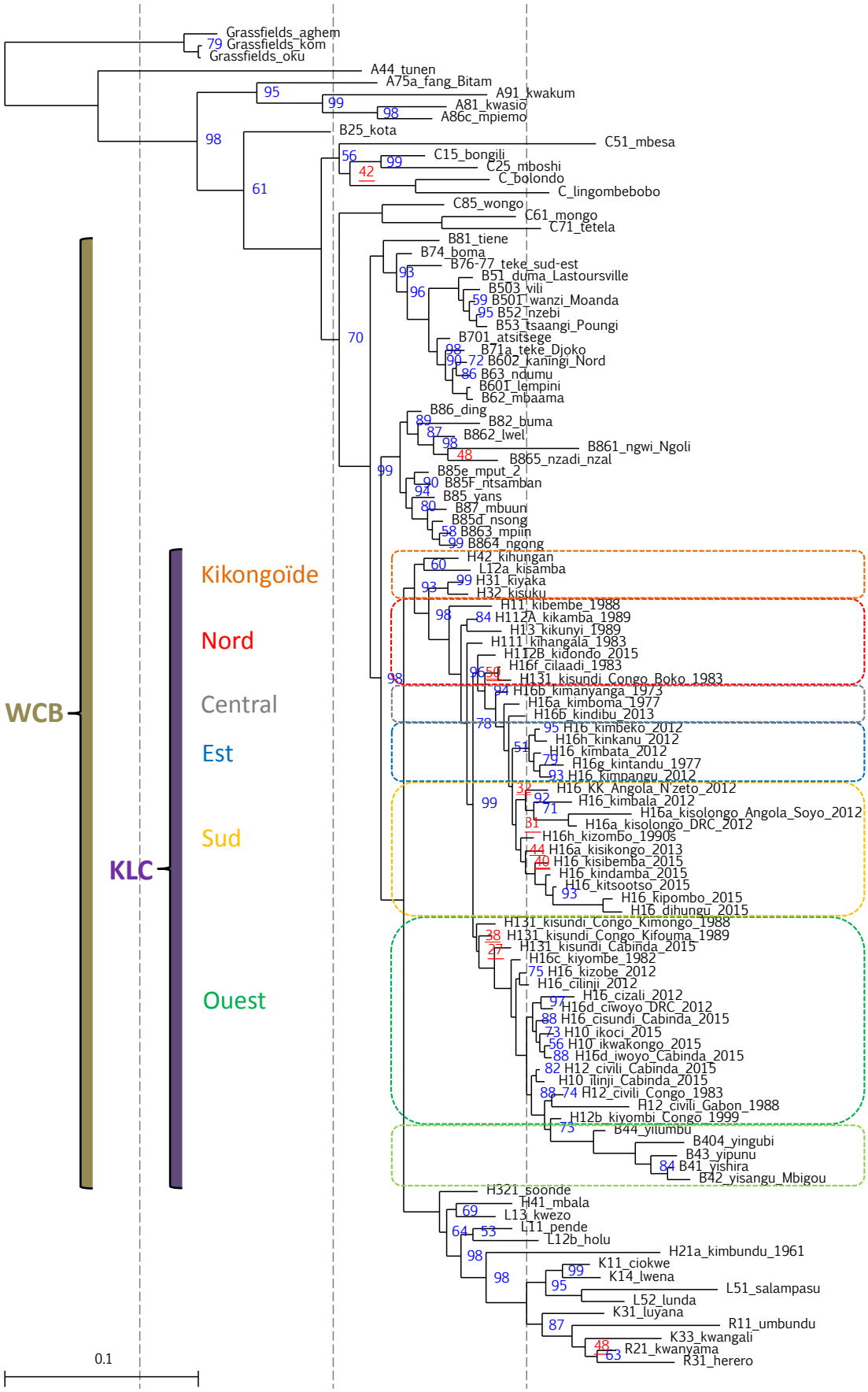

Figure 7.1 : Arbre phylogénétique du *Kikongo Language Cluster* et de ses parents les plus proches, généré à partir du vocabulaire dit 'de base' issu de la liste de Tervuren-92 en collaboration avec l'*Evolutionary Biology Group* de l'université de Reading (Rebecca Grollemund et Simon Branford)

phylogénétique de de Schryver *et al.* (2015). Ces derniers distinguent les six sous-groupes majeurs qui suivent et qui incluent aussi plusieurs variétés non classées par Guthrie (1948, 1971) et Maho (2009) :

- Kikongoïde : kisamba, kihungan, kiyaka, kisuku [4 x Congo-Kinshasa]
- Nord : cilaadi, kibembe, kikunyi, kihangala, kidondo [5 x Congo-Brazzaville], kisundi (Boko + Kimongo) [Cabinda, Congo-Brazzaville]
- Central : kindibu, kimanyanga [2 x Congo-Kinshasa]
- Est : kintandu, kimpangu, kimbata, kimbeko, kinkanu [5 x Congo-Kinshasa]
- Sud : kisikongo, kizombo [2 x Angola], kisolongo [Angola, Congo-Kinshasa], kimboma [Congo-Kinshasa]
- Ouest : kimbala, cizali, kizobe, [3 x Congo-Kinshasa], kiyombe, (c)iwoyo, cisundi, cilinji [4 x Cabinda, Congo-Kinshasa], kiyombi [Congo-Brazzaville], civili [Cabinda, Congo-Brazzaville, Gabon], yilumbu, yingubi, yipunu, yishira, yisangu [5 x Gabon, tous B.40]

En février 2016, un nouvel arbre phylogénétique du KLC a été obtenu en étroite collaboration avec l'*Evolutionary Biology Group* de l'université de Reading en Angleterre, plus particulièrement avec l'aide de Rebecca Grollemund et Simon Branford. Comparé à la classification publiée par de Schryver *et al.* (2015), celui-ci inclut plusieurs nouvelles variétés synchroniques pour lesquelles les données ont été obtenues par des recherches de terrain supplémentaires depuis 2015. Le Prof. Manuel Ndonga Mfuwa de l'Université d'Augustinho Neto (Angola) et Afonso Teca de l'Université de Bayreuth (Allemagne) nous ont apporté les listes lexicales pour le kipombo, le dihungu, le kimbemba, le kitsootso et le kindamba, tous parlés au nord de l'Angola. Heidi Goes (UGent) a recueilli du vocabulaire de base pour le kisundi, l'ikoci, l'ikwakongo, le civili et l'ilinji, tous parlés au Cabinda, et elle a aussi mis à jour les données pour deux autres variétés cabindaises, à savoir le cisundi et l'iwoyo. Sebastian Dom (UGent), à son tour, a renouvelé la liste pour le kidondo parlé au Congo-Brazzaville. Comme le montre la Figure 7.1 ci-dessus, toutes les nouvelles variétés du nord de l'Angola s'affilient aux parlers classés comme kikongo du sud dans de Schryver *et al.* (2015), tandis que celles du Cabinda s'intègrent systématiquement dans le kikongo de l'ouest. L'appartenance du kidondo au kikongo du nord se confirme.

Dans l'ensemble, le nouvel arbre phylogénétique corrobore assez bien la structuration généalogique interne du KLC avec comme embranchement premier le kikongoïde, suivi du kikongo du nord et puis d'un embranchement contenant le kikongo de l'est ainsi que le kikongo du sud. La séparation du kikongo de l'ouest du reste est aussi nette que dans de Schryver *et al.* (2015). Par contre, par rapport à l'ancien arbre phylogénétique, les frontières entre les autres sous-groupes sont plus floues. Le kikongo du nord, le kikongo de l'est et le kikongo du sud ne se présentent plus comme des branches à part entières qui se distinguent nettement, mais se déploient plutôt l'une après l'autre, un peu comme les marches d'un escalier roulant.

De la même façon, le sous-groupe central ne se présente plus comme une branche distincte. Le kimanyanga et le kindibu, ici avec le kimboma (antérieurement appartenant au sud), se situent dans la transition entre le kikongo du nord et la grappe contenant le kikongo de l'est et le kikongo du sud. La position intermédiaire de ces langues confirme que le kimanyanga se rapproche plutôt des parlers kikongo du nord, tandis que le kindibu est historiquement plus proche des parlers de l'est et du sud. Cette observation est en phase avec l'hypothèse avancée par de Schryver *et al.* (2015: 138, 144) selon laquelle le sous-groupe central résulte de contacts entre parlers appartenant aux différents sous-groupes généalogiques. Ces contacts ont dû être de longue durée et très intensifs au point d'avoir laissé des traces qui se marquent dans l'arbre phylogénétique. Le kikongo-central est le produit de convergences linguistiques et non de divergences. Il faut donc le considérer comme une zone de contact et non comme un sous-groupe généalogique à proprement parler. En plus, il est intéressant de voir que le kimboma s'est rajouté au kimanyanga et au kindibu dans le groupe central. Tout comme ces deux derniers, le kimboma se parle dans le triangle au sud du fleuve Congo et à l'ouest de la rivière Inkisi.[2]

Le fait que ce nouvel arbre apparaît davantage être un continuum, que d'être constitué de branches clairement distinctes, s'explique principalement par le rajout de nouvelles variétés proches. Plus les variétés étroitement apparentées dans un échantillon donné sont nombreuses, plus il devient difficile de générer leur phylogénie. Cette difficulté se manifeste aussi dans les taux de probabilité relativement bas au sein de certains sous-groupes, alors que ceux-ci sont considérablement plus hauts pour les nœuds supérieurs.

Le KLC peut donc être défini à juste titre comme un continuum linguistique dans le sens où ses membres sont le plus souvent – mais pas toujours – mutuellement compréhensibles lorsqu'ils sont voisins, mais ne le sont plus lorsqu'ils se trouvent plus éloignés les uns des autres et certainement pas aux extrêmes. Toutefois, il ne serait pas correct de l'appeler un continuum dialectal, puisque tous ses membres ne peuvent pas être considérés comme des régiolectes d'une seule et même langue. Il y a non seulement des frontières linguistiques trop importantes au sein du KLC, mais les taux de ressemblance lexicale sont aussi trop bas (Bostoen & de Schryver 2018), c'est-à-dire en dessous du seuil de 86% qui est utilisé par convention en linguistique bantoue pour distinguer entre des langues proches mais distinctes et des dialectes d'une seule et même langue (Bastin *et al.* 1999: vi). Ceci est peu surprenant compte tenu de l'étendue géographique et de la profondeur chronologique du KLC.

7.3 Les origines et l'expansion du groupe kikongo

En ne se basant rien que sur les données linguistiques actuellement à notre disposition, nous ne pouvons reconstruire que par approximation le berceau du KLC et la chronologie relative de son expansion. Etant donné que les descendants des premiers embranchements du KLC, à savoir le kikongoïde et le kikongo du nord, se parlent aujourd'hui respectivement dans les provinces du Bandundu et du Kwango au Congo-Kinshasa et dans le sud du Congo-Brazzaville, le

[2] Notons aussi que dans ce nouvel arbre les deux kisundi de Congo-Brazzaville (de Kimongo et de Kifouma) se sont rattachés au kikongo de l'ouest. Même si ce rattachement serait plausible d'un point de vue géographique, il faut tout de même faire remarquer que les taux de probabilité sont très faibles, à savoir de 38% et 27% respectivement.

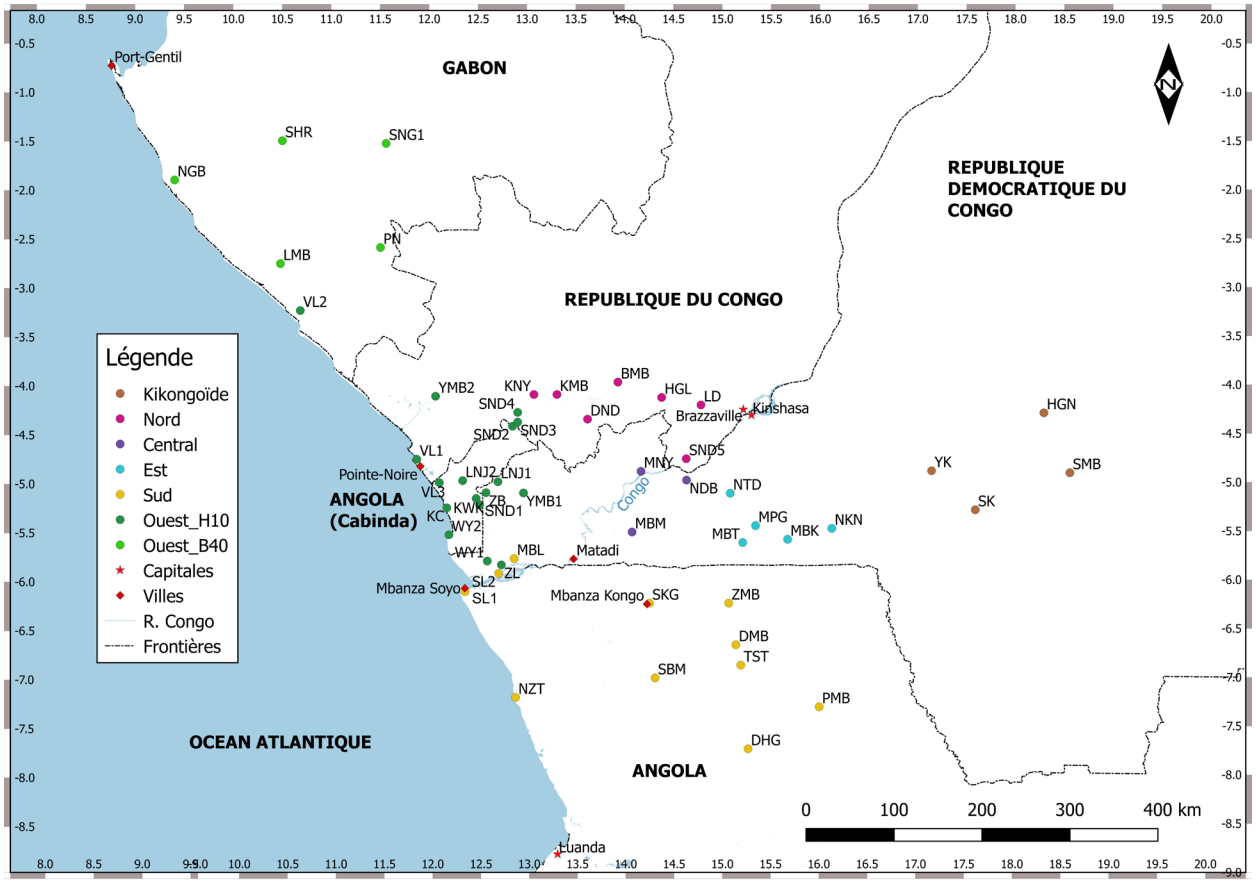

Figure 7.2: Répartition géographique du *Kikongo Language Cluster*

berceau du KLC a dû se situer non loin de là. Il est probable que cette région correspond approximativement à la région du Pool, où se trouvent aujourd'hui les capitales modernes des deux Congo (de Schryver *et al.* 2015). C'est d'ailleurs non loin de là, à savoir entre le plateau des Batéké et le Bandundu, que Bostoen *et al.* (2015b) situent aussi le berceau de l'embranchement supérieur du KLC, c'est-à-dire le WCB. C'est la région avec la plus grande diversité linguistique au sein du WCB et aussi celle qui est la plus proche du sous-groupe bantou le plus étroitement apparenté, à savoir le '*Congo Basin Bantu*' ('bantou du bassin du Congo'). Par conséquent, l'expansion du WCB, et par la suite celle du KLC, ne s'est donc pas faite à partir de la côte atlantique vers l'intérieur, comme il avait été proposé antérieurement (e.g. Heine 1973; Heine *et al.* 1977), mais dans le sens inverse.

Le début de l'expansion du KLC, et par extension celle du WCB, est difficile à estimer avec exactitude. Toutefois, compte tenu de la diversité linguistique au sein du KLC, il est indubitable que le commencement de son expansion est considérablement antérieur aux origines du royaume Kongo que Thornton (2001) fait remonter au milieu du 14e siècle de notre ère. Pour ne citer que le pourcentage le plus bas, le taux de similarité entre le vocabulaire fondamental du kisikongo parlé au nord de l'Angola et celui du yipunu parlé au sud du Gabon ne dépasse pas les 38% (Bostoen & de Schryver 2018). Un tel écart ne peut certainement pas résulter d'un délai aussi court qu'un demi-millénaire de séparation. La fragmentation graduelle du KLC n'a donc rien à voir avec le déclin du royaume Kongo à partir de la seconde moitié du 17e siècle, comme on a pu le penser (Obenga 1970; Pinçon & Ngoïe-Ngalla 1990; Futi 2012) et encore moins avec des événements plus tardifs (Ntunda Nzeza 2007). L'expansion du KLC est plutôt liée à l'arrivée et la migration des premières communautés bantouphones au sud de la forêt et puis à sa fragmentation progressive suite à une longue évolution sur place de ses différents groupes (Bostoen *et al.* 2015a). Constituant la frontière naturelle entre plusieurs des sous-groupes majeurs du KLC, le cours inférieur du fleuve Congo ainsi que certains de ses affluents, comme l'Inkisi, y ont joué un rôle primordial (de Schryver *et al.* 2015).

Dans une tentative pour établir une chronologie absolue de l'expansion des langues bantoues, Grollemund *et al.* (2015) ont proposé de dater certains nœuds dans l'arbre phylogénétique des langues bantoues en les associant, de façon expérimentale, à certains phénomènes archéologiques dont le lien avec l'expansion bantoue avaient été examiné de façon systématique par Bostoen *et al.* (2015b). Selon cette tentative, la profondeur chronologique du WCB serait d'environ 2.500 ans, tandis que le KLC aurait environ 1.800 ans et n'aurait pas atteint la côte atlantique avant il y a 1.500 ans. Ceci semble donc confirmer aussi que l'expansion initiale du KLC est considérablement antérieure à l'avènement et au déclin du royaume Kongo.

Toutefois, d'un point de vue archéologique, ces tentatives de datations du WCB et du KLC sont intrigantes, car les premiers sites villageois connus jusqu'à présent à l'intérieur de leur

actuelle aire de distribution ne sont pas situés dans la région de leurs berceaux respectifs, mais plutôt à proximité de la côte atlantique. Au Congo, les villages les plus anciens ont été trouvés sur le site côtier de Tchissanga au nord de Pointe-Noire avec de la poterie datée entre environ 750 et 400 BC (Denbow 2012), et plus à l'est au site de Djambala au plateau des Batéké avec de la poterie datée provisoirement entre 600 et 150 BC (Lanfranchi & Pinçon 1988). En RDC, la poterie dite Ngovo est la plus ancienne de la province du Bas-Congo et est datée entre environ 350 et 50 BC (de Maret 1986) (voir aussi Chapitre 6). Toutes ces dates sont plus anciennes que celle estimée pour le début de l'expansion du KLC, à savoir vers AD 150, et les sites archéologiques concernés sont situés à l'ouest de son berceau. Selon l'état actuel des connaissances archéologiques, les plus anciens sont même situés le long de la côte atlantique où les langues du KLC ne seraient pas arrivées avant environ AD 450. Bien évidemment, il faut constater que jusqu'à présent, le berceau supposé tant du KLC que du WCB n'a jamais fait l'objet d'études archéologiques. Il se pourrait que de telles fouilles aboutissent à la découverte de sites villageois encore plus anciens. Cependant, à l'heure actuelle, il n'est pas exclu que les producteurs des traditions céramiques citées ci-dessus n'étaient pas des locuteurs des langues appartenant au WCB ou KLC, mais qu'ils parlaient soit des langues non-bantoues, ce qui nous semble peu probable, soit des langues bantoues issues d'une expansion antérieure, par exemple suivant la côte atlantique comme l'a suggéré Blench (2012). Ces dernières langues auraient alors disparu suite à l'expansion tardive du KLC, dont la chronologie correspond mieux – quoique pas parfaitement – à celle des traditions céramiques secondaires de l'Âge du Fer Ancien (voir aussi Chapitre 6). Parmi celles-ci, les mieux connus sont sans doute celles du groupe dit '*Herringbone*' trouvé le long de la côte du Congo-Brazzaville (Denbow 2014) et le groupe dit 'Kay Ladio' trouvé sur les deux rives du fleuve au Bas-Congo en RDC (de Maret 1972; Clist 1982; Gosselain 1988). Ces deux groupes sont plus ou moins contemporains, c'est-à-dire datés entre environ 150 BC et AD 350.

7.4 Le paysage linguistique du royaume Kongo

Il est clair que le kikongo du sud doit avoir prévalu au sein du royaume kongo. Des variétés appartenant à ce sous-groupe étaient parlées dans les provinces de Mpemba et Soyo où se situaient respectivement la capitale Mbanza Kongo et la principale agglomération côtière de Mbanza Soyo. Elles étaient aussi parlées dans la province la plus méridionale de Mbamba et au sud de la province la plus orientale de Mbata. Grâce à des recherches pointues en linguistique historico-comparative, il a été possible de déterminer qu'au début du 17e siècle, le kikongo du sud s'était déjà scindé en trois zones dialectales correspondant plus au mois aux actuelles aires de répartition du kizombo à l'est, du kisikongo au centre et du kisolongo à l'ouest (Bostoen & de Schryver 2018). Le parler kikongo documenté à partir des trois sources les plus anciennes en linguistique bantoue (Cardoso 1624; Van Gheel 1652; Brusciotto 1659) est sans aucun doute celui utilisé à la capitale Mbanza Kongo, et non celui parlé à Mbanza Soyo, comme l'avaient proposé Bentley (1887: xii), Van Wing & Penders (1928: xxx-xxxi) et Bontinck (1976: 155).

Toutefois, le royaume Kongo était multilingue. À part le kimbundu au sud et plusieurs langues européennes, dont notamment le portugais, d'autres parlers du KLC y étaient aussi utilisés, surtout dans les provinces les plus septentrionales. Au nord de la province de Mbata se parlaient des variétés issues du kikongo de l'est. L'actuelle frontière occidentale de ce dernier sous-groupe est la rivière Inkisi qui traversait les provinces de Mbata, Mpangu et Nsundi. Ces trois dernières se trouvent à cheval entre les actuelles aires de distribution de la zone est et la zone de transition (centrale). Le Nsundi aurait pu inclure quelques communautés parlant des variétés kikongo-nord dans sa périphérie nord-est. Le kikongo de l'ouest se parlait dans les royaumes avoisinants de Ngoyo, Kakongo et Loango et plus au nord, mais était absent du royaume Kongo même, sauf peut-être dans sa périphérie nord-ouest, c'est-à-dire à proximité des villes actuelles de Boma et Matadi.

Les recherches archéologiques du projet KongoKing – tant au nord qu'au sud du fleuve Congo – se sont donc déroulées pour la plupart dans la partie du Bas-Congo où se parlent aujourd'hui le kindibu et le kimanyanga. Ce sont exactement ces deux variétés centrales qui constituent la zone tampon dont nous pensons qu'elle résulte des contacts plus intensifs que les différents sous-groupes du KLC commençaient à entretenir entre eux suite à l'avènement du royaume kongo. Comme nous l'avons montré ailleurs (Bostoen & de Schryver 2015), la centralisation politique et l'intégration économique entraînées par ce nouvel état ont aussi dû avoir un impact sur l'évolution langagière, avant tout dans ces parties du royaume où la variété kikongo du sud de la capitale centrale n'était pas indigène, en l'occurrence justement dans les anciennes provinces de Mbata, Mpangu et Nsundi. C'est là qu'au cours des derniers siècles les variétés ancestrales de l'actuel kindibu et kimanyanga ont incorporé de nombreux éléments empruntés à d'autres variétés kikongo – à la fois lexicaux et grammaticaux (de Schryver *et al.* 2015; Dom & Bostoen 2015) – au point d'émerger comme une zone de convergence qui se démarque dans l'arbre phylogénétique comme un sous-groupe distinct quoique instable.

Reste à voir si de pareils effets 'centralisateurs' sont aussi identifiables dans les nouvelles données archéologiques que nous avons recueillies au Bas-Congo depuis 2012.